**Le populisme aux Etats-Unis**

**Jérôme Jamin**

Chargé de cours en Science politique à l’Université de Liège, directeur de Démocratie Centre d’études et administrateur des Presses universitaires de Liège

democratie.ulg.ac.be

Le populisme, paradoxalement, est un concept plein de sens, qui guide l’usager dans sa découverte des phénomènes politiques ! Paradoxalement, parce qu’en dehors du champ académique, il apparaît plus comme une injure, une étiquette disqualificatoire[[1]](#footnote-1), une arme politique, il s’affiche plus comme un moyen pour discréditer son adversaire qu’un outil pour relier efficacement une image mentale, c’est-à-dire un signifié, et un phénomène présent, bien concret celui-là, celui dont on veut précisément parler, le référent chez les linguistes!

Une étiquette disqualificatoire : « Vous n’êtes qu’un populiste eurosceptique », « c’est du pur populisme de droite voire d’extrême droite », « tout cela transpire le populisme et la démagogie», « le PTB, c’est du populisme de gauche et rien d’autre », etc. Une étiquette disqualificatoire : les exemples sont nombreux dans le débat public et dans la presse ! Mais aussi à table entre amis.

Si le populisme caractérise tellement de choses qu’il ne vise plus rien, il est, paradoxalement plein de sens dans le champ académique, notamment quand on observe la genèse du phénomène aux Etats-Unis, un pays où le populisme apparait très tôt, dès que les révolutionnaires optent pour un système représentatif élitiste, une forme fédérale forte, et un endiguement de la volonté populaire perçue à l’époque comme l’expression d’une foule irrationnelle livrée aux passions[[2]](#footnote-2).

Pour s’y retrouver au niveau du contenu du concept, on peut d’abord préciser que le populisme n’est pas une idéologie mais qu’il se greffe sur des idéologies. L’idéologie est un discours complet sur le monde, elle a son histoire, ses héros, ses drames, ses martyrs, ses théoriciens, ses bibles, elle n’est pas une interrogation ouverte mais plutôt un discours fermé et complet sur le sens de notre existence, elle indique souvent le chemin à suivre, et elle procure parfois le moyen de procéder pour amener ses idées à la victoire. Le populisme n’a pas cette chance, ni cette richesse. Il est lui une vision simplifiée du monde, pauvre mais accessible, rudimentaire mais abordable, il est une vision qui se greffe sur des idéologies, et de ce point de vue, et ceci est fondamental, le populisme peut être de droite ou de gauche et il épouse assez facilement des discours plus radicaux, notamment d’extrême droite ou d’extrême gauche, y compris révolutionnaire (pensons à feu Hugo Chavez au Venezuela).

Le populisme propose une vision simplifiée de la complexité sociale et politique et se greffe sur des idéologies plus classiques, plus soutenues, plus charpentées. Premier élément.

Deuxième élément, le discours populiste oppose deux acteurs[[3]](#footnote-3)  : le peuple et l’élite !

Le contenu derrière le mot « peuple » peut varier très fort d’un discours populiste à un autre, de l’extrême droite à l’extrême gauche, mais il est toujours présenté comme majoritaire, homogène et travailleur, bien au-delà des idéologies qu’il va épouser selon les circonstances.

Exemple : le peuple défendu par le Révérend Jesse Jackson[[4]](#footnote-4), « *gospel populist* », candidat malheureux à la primaire démocrate de 1984 et de 1988 durant les années Reagan, premier candidat afro-américain d’envergure sur la scène états-unienne, le peuple de Jackson n’a que très peu à voir avec le peuple tel que perçu et décrit par un autre populiste d’un style bien différent, Silvio Berlusconi[[5]](#footnote-5), dans les années 90, au moment ou Forza Italia était toute-puissante dans le cadre du pôle des libertés.

Le premier, Jackson, défendait les afro-américains pauvres, les femmes victimes du sexisme, les chômeurs, les homosexuels et les minorités : contre Reagan, contre les banquiers et contre le complexe militaro-industriel. Le second, Berlusconi, défendait les petits et les gros entrepreneurs contre le fisc corrompu, les bureaucrates non-élus de Bruxelles, et les juges communistes de Rome - qui finiront « par avoir sa peau » comme il l’avait si bien annoncé.

Ce n’est pas le même peuple qui anime deux discours populistes marqué à gauche et à droite mais il est présenté, dans les deux cas, ce peuple, comme majoritaire, homogène et travailleur. Dans les deux cas, le peuple est majoritaire dans la mesure où le peuple du populiste représente le plus grand nombre et à ce titre il fournit la légitimité de l’exercice du pouvoir. Lui : le peuple majoritaire ! Et pas ses représentants que les populistes accusent de vouloir gouverner précisément sans le peuple !

Le peuple ! Et pas les « élites de Washington » comme on l’entend au Tea Party ! Le peuple ! Et pas les « incapables du Congrès qui refusent de rendre des comptes » comme l’indiquait le populiste fiscal Ross Perot[[6]](#footnote-6), l’homme d’affaires, l’outsider, le troisième homme qui a donné des sueurs froides à Bill Clinton et à Georges Bush Senior, Herbert Bush, durant la campagne de 1992. Ross Perot qui comparait Washington à une entreprise, le peuple souverain à ses actionnaires, et les élus « incapables » de diriger la nation à des cadres supérieurs qu’il fallait remercier, et remplacer !

Le peuple est majoritaire, son nombre en fait le dépositaire de la légitimité du pouvoir, et l’action politique doit directement venir de lui, et pas des élites de Bruxelles comme on l’entend : chez Marine Le Pen du Front national ; chez Heinz-Christian Strache, successeur de feu Jörg Haider au Parti autrichien de la liberté ; chez Jean-Luc Mélanchon du Parti de Gauche ; et chez Alexis Tsipras de Syriza en Grèce : avec cependant une nuance au niveau de la comparaison pour Syrisa vu le caractère totalement exceptionnel du rapport de la Grèce à l’Union européenne !

Quatre personnalités qui n’ont strictement rien à voir sur le plan idéologique, mais qui activent une opposition peuple/élite efficace et similaire.

Le peuple est aussi homogène, l’élément structurant du populisme : c’est laissez entendre que nous avons tous les mêmes intérêts et que ce qui nous divisent est une pure invention des élites pour se hisser et se maintenir au pouvoir.

A bien y regarder, le populiste indique au peuple que « patrons et travailleurs », « riches et pauvres », « chômeurs, salariés et indépendants », « vieux et jeunes », ont en réalité les mêmes intérêts, et qu’à ce titre ils forment tous un peuple homogène contre une élite corrompue.

Une citation pour illustrer le propos : « Si vous croyez que la Louisiane peut être dirigée par le peuple, que le pauvre est aussi bon que le riche, que la Louisiane est un Etat où chaque homme est un roi mais où personne ne possède de couronne, alors votez pour moi[[7]](#footnote-7) » indiquait Huey long, gouverneur de Louisiane dans les années 30, populiste de gauche qui apparait après la crise de 1929 et qui promet bien des choses à une des populations les plus pauvres des Etats-Unis face aux « porcs de la finance » qui ont mis le pays à genoux.

Ross Perot et Huey Long laissent entendre qu’il n’y a pas de division au sein du peuple, et que l’ennemi est extérieur, c’est l’élite de Wall Street qui ruine l’économie réelle, et l’élite politique de Washington qui soutient la première en espérant obtenir une partie du gâteau.

Enfin, le peuple est travailleur ! Vous ne trouverez pas de populisme sans la valeur travail ! Le travailleur, le retraité qui a travaillé, l’étudiant qui veut travailler sont au cœur du discours populiste ! Il n’y a en revanche pas de place pour celui qui ne cherche pas du travail et qui s’apparente plus à la figure du parasite dans la rhétorique populiste.

Si le populisme n’est pas une idéologie et qu’il se greffe sur des idéologies, s’il est une vision simplifiée du monde qui oppose un peuple à une élite, et si le peuple est présenté comme majoritaire, homogène et travailleur. L’élite, pour sa part, présente aux yeux du populiste des qualités, on l’imagine, peu enviables : elle est minoritaire, hétérogène et paresseuse, elle vit dans les salons grâce à ses réseaux, elle passe de cocktail en cocktail, spécule sur le travail du peuple, et surtout elle ne produit rien !

Ce dernier élément est fondamental : le populiste fait une différence très forte entre celui qui produit quelque chose ou qui modifie quelque chose, et les autres qui manipulent les premiers par le biais des banques, de la finance, de la politique. Ou de l’Université : au Tea Party par exemple, on ne croit pas au réchauffement de la planète, c’est une invention de l’élite universitaire et de la Ivy League à la solde de Washington. Avec le soi-disant réchauffement, on soumet le peuple en contrôlant le sol, et donc le pétrole, sous prétexte de lutte contre la pollution.

En cadenassant le jeu électoral, et en contrôlant l’opinion par le biais d’acteurs privés, l’élite a fourni une classe politique minoritaire qui n’a pas de légitimité face au peuple : le peuple trahi, honnête, parfois naïf, souvent en colère !

L’élite est aussi hétérogène dans la mesure où seuls des intérêts souvent inavouables guident son action : s’enrichir, se maintenir au pouvoir, spéculer sur le travail des autres, bref, faire preuve de paresse tout en donnant des leçons au petit peuple opprimé qui lui travaille à la sueur de son front.

Pat Buchanan[[8]](#footnote-8), le chef de file de la droite paléo-conservatrice américaine, grand défenseur de l’Amérique blanche et chrétienne, plusieurs fois candidat nativiste à la présidentielle en 1992 et en 1996 au sein du parti républicain, et en 2000 pour le compte du *Reform Party*, Pat Buchanan ne croit pas aux clivages politiques qui traversent le Capitole. Ils sont fictifs et ne servent qu’à justifier l’existence même de Washington, du Congrès, de l’administration, des *think tanks* et des lobbies en tous genres, et du coût exorbitant de l’Etat fédéral.

Buchanan est un populiste marqué à l’extrême droite en raison de ses positions sur l’avortement et l’homosexualité – deux menaces pour la survie de l’humanité -, les Juifs et le lobby israélien – deux menaces pour la souveraineté des Etats-Unis -, mais aussi en raison de ses positions sur l’immigration – une menace sur le caractère blanc du peuple américain.

Ancien rédacteur des discours de Ronald Reagan, Buchanan n’est pas étranger à la célèbre phrase du Président Reagan indiquant que « le gouvernement n’est pas la solution à nos problème, car il est précisément le problème ».

Le rejet de l’élite est au cœur de la rhétorique populiste, mais celle-ci change de visage selon les discours.

Lors de la procédure dites du *Recall* de 2003 en Californie qui permettra à Arnold Schwarzenegger de chasser Gray Davis, le gouverneur démocrate jugé responsable des *black out* à répétition, lors de cette procédure, Schwarzenegger opposera un peuple qui travaille dur, qui est parfois pauvre malgré son emploi, et surtout qui ne se plaint jamais, face à une élite qu’il appelle, que Schwarzenegger appelle les « *special interests[[9]](#footnote-9)* », c’est-à-dire une classe politique qui s’octroie des salaires à 5 chiffres, des syndicats corrompus qui ne défendent que leurs propres intérêts, et des acteurs privés incompétents, proches du pouvoir, qui bénéficient d’une rente de situation.

Balai en main, comme Léon Degrelle dans les années 30, mais la comparaison s’arrête là, balai en main, Schwarzenegger promet « de nettoyer la politique ».

Dans son autobiographie, qui s’appelle Total recall[[10]](#footnote-10), Schwarzenegger explique comment il a réussi à se mettre à dos toute la classe politique de Californie et une partie d’Hollywood en contournant le processus électoral législatif de base, et en utilisant le « *recall* », cette disposition californienne qui lui permettra de déposer une pétition pour chasser les « pourris » et les corrompus.

Contourner les mécanismes traditionnels de répartition du pouvoir et utiliser un lien direct avec le peuple comme le *recall*, l’initiative ou le referendum permet, pour les populistes, de réinjecter de la légitimité dans le système.

Et si le populisme est une forme d’expression politique courante aux Etats-Unis, c’est parce qu’il fait partie intégrante de l’histoire du pays, dès sa fondation. Contrairement au vieux continent où le populisme est associé au mieux à la démagogie et au rejet de l’Europe, au pire à l’extrême droite, le populisme outre-Atlantique renvoie, encore aujourd’hui, aux Pères fondateurs et aux débats qui les divisent à la fin du 18ème siècle : le risque majeur pour d’aucuns, c’est un système politique qui serait directement livré aux volontés populaires, et donc à une foule irrationnelle, incontrôlable, facilement corruptible. On y revient !

La forme fédérale qui sera adoptée, le poids grandissant de Washington dans les affaires publiques qui va en découler pendant deux siècles, y compris sur la vie des Etats fédérés, mais surtout la délégation du pouvoir à la fois aux représentants élus, au Congrès, mais aussi aux grands électeurs à l’intérieur des appareils de partis en campagne électorale, tous ces éléments alimentent la rhétorique populiste, et son ancrage, dans un projet d’émancipation à prétention démocratique contre ceux « qui rêvent de gouverner sans le peuple ». Avec toujours en filigrane l’ambiguïté sur la légitimité de ceux exercent le pouvoir.

Du People’s Party à la fin du 19ème siècle au Tea Party qui apparaît en réaction à l’aide publique accordée aux banques de Wall Street fin 2008 et surtout à l’arrivée de Barack Obama à la Maison blanche.

De Huey Long en Louisianne au Père Coughlin qui reprochera à Roosevelt d’être trop mou, et trop lent, pour réagir à la crise de 1929.

De Jesse Jackson et sa *Rainbow Coalition*, à Ross Perot, Arnold Schwarzenegger mais aussi Newt Gingrich[[11]](#footnote-11), le *speaker* de la Chambre du Congrès qui mènera la vie dure à Bill Clinton.

Tous alimentent une rhétorique populiste contre l’élite, contre le Congrès, contre la Cour Suprême, contre la bureaucratie de Washington, contre le système ! Au profit du peuple qui travaille : ce peuple honnête et authentique selon les populistes, un peuple qui au final pour le Tea Party et bien d’autres mouvements, à gauche comme à droite, est l’héritier direct des colons courageux qui se sont émancipés de la Couronne Britannique.

1. Godin C., « Qu’est-ce que le populisme ? » in *Cités*, 2012/1, n°49, p.12. [↑](#footnote-ref-1)
2. Dupuis-Déri F., 2013, *Démocratie. Histoire politique d’un mot aux Etats-Unis et en France*, LUX Editeur, p.9 et 10. [↑](#footnote-ref-2)
3. Melandri P., “La rhétorique populiste aux Etats-Unis” in Vingtième siècle. Revue d’histoire, N°56, 1997, p.184 et 185. Voir aussi Canovan M., (1981), Populism, London : Junction Books. Pour des travaux plus anciens sur la question voir notamment Goodwyn L, (1978), *The Populist Moment :* University Press ; Ionescu G. (ed.), (1969), *Populism. Its meaning and National Characteristics*, London : Weidenfield and Nicolson (voir plus particulièrement la contribution suivante Worsley P., "The Concept of Populism", p.212-250) et Saloutos T., (1968), *Populism : Reaction or Reform ?*, New York : Holt, Rinehart, and Winston. *A Short History of the Agrarian Revolt in America*, New York : Oxford [↑](#footnote-ref-3)
4. Hertzke A., (1993), Echoes of Discontent. Jesse Jackson, Pat Robertson, and the Resurgence of Populism, Washington : Congressional Quarterly Press, p.4. [↑](#footnote-ref-4)
5. Lire à ce sujet Lazar M., (2006), L’Italie à la dérive, Paris : Editions Perrin ; et Taguieff P.-A., (2002), L’illusion populiste, Paris : Berg International. [↑](#footnote-ref-5)
6. Notamment dans son manifeste, lire Perot R., *United We Stand. How we can take back our country*, New York, Hyperion. [↑](#footnote-ref-6)
7. Extraits cités par Canovan M., (1981), Populism, London : Junction Books, p.155. Sur Huey Long, voir McNicol Stock C., (1996), *Rural radicals. Righteous Rage in the American Grain*, London : Cornell University Press, p.84 et 85; et Hogan M. et Williams G., “The Rusticity and Reliogisity of Huey P. Long” in *Rhetoric and Public Affairs*, 2004 Summer, Vol. 7(2). [↑](#footnote-ref-7)
8. Nous avons consacré une partie de notre thèse de doctorat à l’étude des discours de Pat Buchanan. Voir Jamin J., (2009), *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux Etats-Unis*, Amsterdam : Amsterdam University Press. [↑](#footnote-ref-8)
9. Parmi les groupes d’intérêts dans le collimateur de Schwarzenegger, il y a notamment les structures qui défendent les contrats des employés de l’Etat et l’industrie du jeu détenue en bonne partie par les Indiens. Voir à ce sujet Andrade R., « True Lies. Governor Schwarzenegger and Other political Leaders’ Response to Tribal Issues » in *American Behavioral Scientist*, Vol.50, N°3, 2006. Et aussi le *New York Times* du 2 octobre 2003. [↑](#footnote-ref-9)
10. Schwarzenegger A., *Total Recall*, New York, Simon and Schuster. [↑](#footnote-ref-10)
11. Voir Gillespie E. and Schellhas B. (ed.), *Contract With America. The Bold Plan by Rep. Newt Gingrich, Rep. Dick Armey and the House Republicans to Change the Nation*, Times Books (Randomhouse); et Connelly W., “Newt Gingrich – Professor and Politician: the Anti-Federalist Roots of Newt Gingrich’s Thought” in *Southeastern Political Review*, Vol.27, N°1. [↑](#footnote-ref-11)